

Le riche industriel exultait ; l'orgueil de son regard décelait celui de son cœur : l'insolence se plaça sur ses lèvres.

—Vous voyez, Messieurs, s'écria-t-il, en désignant son pupille du geste d'un triomphateur, que, pour élever le niveau moral de la génération actuelle, point n'est besoin de l'être inutile qu'on nomme Dieu.

Une exclamation douloureuse troubla, de sa note discordante, les bravos qui accueillirent ce blasphème. Tous les regards se portèrent sur Sosthènes.

Une vive indignation avait pâli son loyal visage ; il ne put s'empêcher de protester :

—C'est là une grave erreur, répliqua-t-il avec l'accent d'une profonde conviction : s'il faut au grain de froment la chaleur du soleil pour croître et mûrir, à plus forte raison faut-il à l'âme, pour grandir et s'élever au-dessus des sens, l'assistance de Dieu, les effluves de son Esprit.

Les convives se regardèrent avec stupeur, et ce fut au tour de l'oncle de pâlir de saisissement.

—Comment donc ?... Que veux-tu dire ?... Est-ce que tu plaisantes ? Tu croirais à l'existence d'un Être supérieur, toi, Sosthènes, un sage !...

—Pourquoi résisterais-je à l'évidence, mon oncle ?

Le châtelain s'efforça de rire :

—Entendez le bien, Messieurs, si mon pupille croit à un Dieu, et à mon insu, ce ne peut être que comme à un être abstrait, duquel nous sommes indépendants, à qui nous ne devons rien et qui ne s'occupe en aucune façon de la machine ronde.

—Cette hypothèse peut se substituer à celle de la matière éternelle, peu importe, ajouta l'un des libres penseurs.

—Cette opinion a fait école, répliqua une autre forte tête, mais elle n'a pas mon adhésion.

—C'est dommage ! ne put s'empêcher de murmurer Alice de Saint-Albin, qui riait sous cape de ce personnage drapé dans sa superbe.

—Qu'importe un Être créateur, reprit le premier interlocuteur, si cet être relégué je ne sais où abandonne son œuvre à lui-même ?

—C'est bien ainsi que mon neveu l'entend, n'est-il pas vrai, Sosthènes ?

F. ST.

A suivre

PORTRAITS

LA LONDONNIENNE

Quand Dieu créa l'Anglaise, il avait cueilli au jardin du Paradis un lys, une rose et des pervenches.

Du lys, il fit la femme svelte et blanche ; lui mit la rose sur les joues, jeta les pervenches sur ses yeux et prit au soleil quelques-unes de ses flammes pour dorer les cheveux de la fille d'Albion.

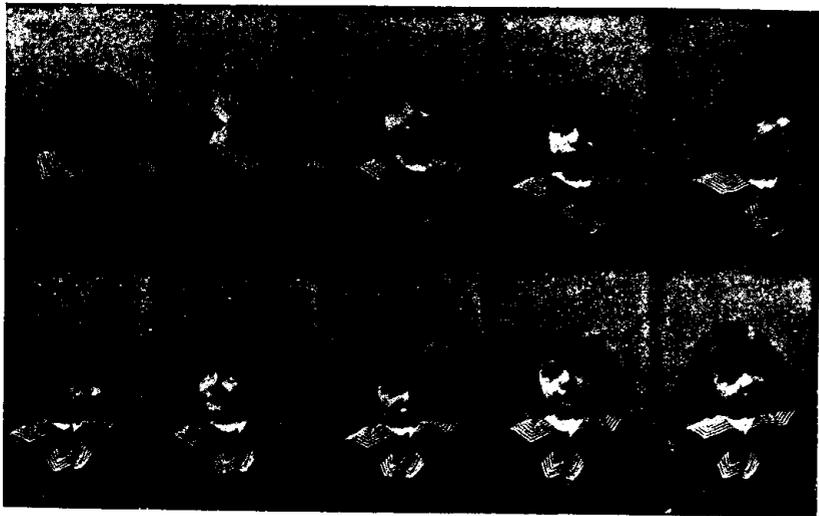
Malheureusement, lorsqu'il posa sur terre cette belle créature, fleur du ciel, il neigeait... et depuis, elle a gardé une apparence de froideur qu'elle doit toute à son climat.

La Londonnienne est le "dessus du panier" des Anglaises. Elle aime sa ville natale bien qu'elle se pique d'être cosmopolite. Si son pied-à-terre est à Londres, elle voyage les trois quarts du temps en Suisse, en Italie, en France, partout où l'appellent un beau site, des œuvres d'art ou du soleil.

Dans sa manière de voir, dans ses toilettes, elle s'efforce à se montrer le moins insulaire possible. Quoi qu'elle fasse, elle demeure Anglaise quand même. On la reconnaît entre mille à son accent, sa démarche, son costume. Elle ne trompera personne.

Ses fréquents voyages dans tous les pays, ses lectures assidues en ont fait une femme instruite sans en faire une pédante. C'est une admiratrice passionnée de l'art, quel qu'il soit. Être artiste équivaut à un blason en ce milieu aristocrate et distingué qu'on appelle Londres.

Possédant au suprême degré les qualités de sa race, elle en a gardé aussi quelques défauts, entre autres cette froideur poussée jusqu'à la dureté qui vient de son origine. L'intimité lui rend tous ses charmes et



JEU DE PHYSIONOMIE

RECONNAISSANCE

—... De sorte qu'aujourd'hui ?

—Aujourd'hui, c'est une dizaine de louis qu'il me faudrait.

—Pourquoi ?

—Ne me le demandez pas !... Sachez seulement qu'en me les donnant, vous me sauveriez la vie... C'est tout ce que je puis vous dire !

—Je ne me refuserai pas l'avantage de faire une bonne action pour ce prix-là.

—Noble pensée !

—Voici donc les dix louis désirés.

—Soyez à jamais béni !... et au revoir !

—Pardon ! j'ai, à mon tour, quelque chose à solliciter de vous.

—Quoi donc ?

—Cinq ou six minutes d'attention.

—Parlez vite, car je suis pressé !

—Voilà, si je ne me trompe, la troisième fois que vous me faites l'amitié de m'emprunter quelques centaines de francs. Le premier jour, je vous oublieai

ans vous connaître. Vous étiez porteur d'une recommandation de mon vieil ami Durand. Je vous remis sans hésiter une somme d'argent fort appréciable.

—La glace était rompue, et je devins votre ami.

—Ce qui vous permit promptement de recourir encore à ma bourse.

—Pour un chiffre moins important.

—Aujourd'hui, vous revenez cordialement à la charge. Je m'exécute encore. Mais permettez-moi de vous poser une petite question.

—Je n'ai rien à vous refuser : posez !

—Pourquoi toujours vous adresser à moi ?

—A qui voulez-vous que je m'adresse ?

—Mais... il me semble... à notre excellent ami Durand !... il est fort riche... Et il pourrait...

—Moi emprunter de l'argent à ce brave Durand !... Vous n'y pensez pas !... Ce serait abuser... et après ce qu'il fit pour moi !

—Ah ! Durand vous a déjà rendu un grand service ?

—Un service unique, incomparable !

—Lequel ?

—Vous demandez !... N'est-ce pas lui qui m'a mis en rapport avec vous ?... Sans lui, vous n'auriez jamais eu l'occasion de me venir en aide !

—Et c'est de cela que vous lui êtes reconnaissant ?

—Encore plus qu'à vous-même !

PAUL LIRETTE.

Une petite fille d'une dizaine d'années entre ces jours derniers chez un boulanger du village St-Jean-Baptiste et achète un pain. Le boulanger la sert et après avoir compté l'argent lui dit :

—Tu me dois encore deux sous, le pain est renchéri depuis ce matin.

—Je le sais, répond la petite fille, mais maman m'a dit de prendre du pain d'hier.

son aimable sourire, son accueil gracieux, une fois la glace rompue, démontrent qu'elle est une amie dévouée sur laquelle on peut compter.

Les jeunes filles sont de "bons garçons" et de "charmants camarades." Il leur manque ces allures félines, faites de timidité et de coquetterie qui rendent les autres femmes si provocantes ; elles préfèrent à ce charme troublant les plaisirs hygiéniques qu'on appelle *Sports*. Elles aiment à partager les jeux des jeunes gens : Le golf, le tennis, le tir à l'arc et la bicyclette. C'est pour elles qu'on inventa le mot *cyclewoman*, *yachtwoman*, etc., etc.

Ces façons leur donnent l'air émancipé ; mais fières de la maxime nationale et sûres de leur loyauté, elles se retranchent derrière la devise :

*Honni soit qui mal y pense !*

La Londonnienne s'intéresse non seulement aux arts et à la littérature mais encore elle donne aux pauvres une bonne part de sa vie. Elle s'occupe de son prochain, sans phrase, efficacement. Agit plutôt qu'elle ne parle et n'accompagne point son offrande d'un sermon.

Femme pratique, excellente ménagère, elle connaît la valeur du temps et en est avare ; s'occupe de sa maison et de ses enfants avec un soin jaloux.

Dès que ces derniers sont en âge de se suffire à eux-mêmes—ce à quoi elle les habitue de bonne heure—elle leur ouvre volontiers la porte de l'habitation paternelle. Laisse partir les aînés tandis qu'elle couvre encore amoureusement les petits.

Mère prudente et sage, remplissant sa maison d'une lignée de beaux rejetons, elle représente la vigne féconde dont parle l'Écriture.

Elle sait soigner ces "jeunes plants d'oliviers" et les élever sévèrement, avec justice, pour en faire des hommes—même quand ce sont des filles.

A peine les *babys* marchent-ils qu'ils apprennent à nager, à boxer, à monter à cheval et à faire de la gymnastique. Ne faut-il pas qu'ils soient très forts dans la *lutte pour la vie* ? De là, la supériorité incontestable des Anglais sur tous les autres peuples.—Côté muscles.

La femme anglaise, la Londonnienne, se ressent, je l'ai dit, de cette éducation masculine qui n'atténue pas la sensibilité de son âme et l'idéal bleu que recherche son cœur.

Très sentimentale sous son aspect garçonnier, elle a des attendrissements enfantins en entendant une belle strophe de poésie, une mesure de musique harmonieuse ; en voyant un tableau de maître ou une page superbe de la nature, comme sait en signer le Créateur.

Lorsqu'elle s'est écriée : *beautiful*, elle s'est révélée tout entière ; admiratrice de ce qui est beau, grand, noble, généreux, divin !

A. PIAZZI.

La beauté du corps n'est rien sans la vertu et les qualités morales qui élèvent l'homme.—J. BAYARD.